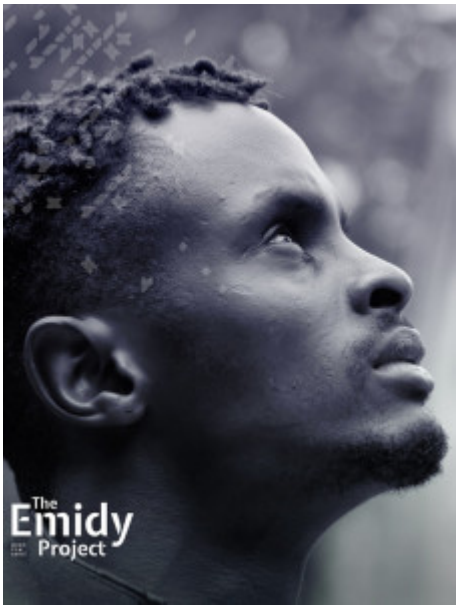
CD évenement, The Emidy Project, annonce. Diana Baroni et Tunde Jegede. Le 8 juin 2018



CD évenement, The Emidy Project, annonce, Le 8 juin 2018, paraît le cd du spectacle et du cycle musical The Emidy Project. Peu de spectacle sur la question délicate de l'esclavage ont à ce point exprimer avec justesse et surtout poésie l'horreur comme l'espérance… d'un volet particulièrement honteux de l'histoire humaine. « … A travers 6 épisodes parfaitement enchaînés, les musiciens réunis autour de Diana Baroni (chant et flûtes) et Tunde Jegede (qui a composé les nouvelles musiques et qui joue aussi de la cora et du violoncelle) ressuscitent le parcours d'une vie trahie, humiliée : celle du jeune esclave guinéen Emidy ; celle d'une enfance sacrifiée, d'un être artiste inféodé, contraint, soumis sur l'autel du négoce le plus abject, obligé (entre autres) à servir de violoniste sur les bateaux de la flotte anglaise en guerre contre Bonaparte… Au terme d'un voyage infernal et inouï, qui relie l'Afrique à l'Europe, part de la Guinée natale jusqu'au Brésil et au Portugal, avant de se fixer, libéré, en Cornouailles, s'élève alors le plus déchirant des appels à la pleine conscience, à la mémoire, et certainement à la réconciliation : chant cri et plainte universelle pour les crimes commis au nom du racisme et de la barbarie institués en système. Qu'il s'agisse de soumettre et humilier des hommes

pour en enrichir d'autres, tout cela est à vomir ; mais l'espérance d'Emidy se dresse face à toutes les souillures vécues, éprouvées, absorbées ; et c'est la voix d'un indéfectible certitude qui chante alors sa croyance absolue dans l'humanité (ici celle de Diana Baroni, comme celle du danseur lui-même ivoirien, Lassina Toure). Soit la figure immortelle d'un être d'exception, qui continue de croire. Pas dans les hommes. Mais en l'humanité : une valeur supérieure qu'il faut encore et toujours redéfinir, restaurer, défendre. Comment préserver notre part d'humanité malgré les horreurs que commettent les hommes ?

Question ouverte, à l'actualité permanente… à laquelle répond à sa façon le spectacle The Emidy Project car il réalise une évocation à la superbe, musicale et poétique, à la frontière des disciplines (vidéo, danse, musique, chant…), inclassable et universellle à la fois. Les musiques du nigérian Tunde Jegede, la voix de Diana Baroni font le sel et le sang, la magie et le déroulement d'un cycle musical enchanteur, souvent bouleversant, qui est aussi un spectacle à découvrir d'urgence… » extrait de la critique du cd par notre rédacteur Adrien de Vries. Parution : le 8 juin 2018. Soirée de lancement et spectacle à La Marbrerie de Montreuil, le 6 juin 2018. CD événement, élu « **CLIC** » **de CLASSIQUENEWS**. Prochaine grande critique du **cd The EMIDY PROJECT (1 cd Papilio collection)**, dans le mag cd dvd livres de classiquenews. En LIRE +





Les **5 artistes du spectacle et du cd The EMIDY Project** :
bouleversants, poétiques…

Crédit : © Sunara Begum

Compte rendu critique, opéra. LYON, le 19 mai 2018. Alexander RASKATOV, GerMANIA, Orch de l'Opéra de Lyon, Alejo Pérez.

Compte rendu critique, opéra. LYON, le 19 mai 2018. Alexander RASKATOV : GerMANIA, Orchestre de l'opéra de Lyon, Alejo Pérez. On attendait avec impatience le second opus lyrique d'Alexander Raskatov, après le magistral Cœur de chien, créé à Amsterdam en 2010 et repris à l'opéra de Lyon en 2014. L'attente a été largement comblée : rarement un spectacle aura réussi une telle osmose entre la musique, le texte, les chanteurs, la scénographie et l'orchestre. Soirée mémorable pour la création d'un incroyable chef-d'œuvre.



Une création mondiale déjà classique

C’est un opéra sur la terreur et sur les totalitarismes. Raskatov s’inspire de deux pièces d’Heiner Müller pour bâtir un livret qui refuse la linéarité de la narration, rendue impossible par la masse des personnages (une quarantaine), et qui privilégie à l’inverse la poétique fragment en faisant alterner sans entracte de courtes scènes, intenses, crues, dramatiquement puissantes.

Aux côtés de Staline et Hitler, et des autres figures historiques (Goebbels, Ulbricht, Brecht, Gagarine, etc.), une foule d’anonymes (les trois veuves, des soldats, des prisonniers) et de figures allégoriques (le Géant rose), et en conséquence une absence assumée de réels protagonistes. Avec cette suite de scènes dramatiques (une dizaine en tout, répartie sur deux actes relativement brefs), Raskatov a composé une fresque monumentale, drôle,
sarcastique et terrifiante (les scènes crues ne manquent pas :

meurtres,
viols, cadavre de soldat éviscéré, etc.), jubilatoire et émouvante qui
marquera durablement les esprits. Tissée de citations et références
multiples à Mozart, Wagner et au jazz, la partition opulente se pare de
sonorités fracassantes (percussions) et intrigantes (guitare électrique
et célesta, la musique semble parfois « feuler »), l'œuvre s'achève sur
un bouleversant Auschwitz Requiem murmurant en quatre langues (hébreux,
allemand, français, russe) les mots attribués à Gagarine : « Sombre est
l'espace, très sombre ».
Sur scène un décor quasi unique (magnifique réalisation de **Magda Willi**),
sorte de rocher mouvant recouvert de tissus plissés, censé figurer tout
à la fois le mur de Berlin, le Kremlin assiégé, la bataille de
Stalingrad, le château de Parchim ou la chancellerie d'Hitler. Les corps
rampants des soldats blessés qui se lèvent péniblement donnent l'étrange
sensation d'une humanité réduite à une pure animalité qui aurait perdu
l'usage de la parole : le chant confine au cri, à une forme de
primitivisme du son (les pépiements proprement hallucinants d'une des
trois veuves qui dilate les mots au point de leur ôter toute
signification particulière), dans une sorte d'expressionnisme tendu à
l'extrême, magnifié par les lumières tranchantes de **Carsten Sander** et
les vidéos percutantes de **Will Duke**.

Le choix dramaturgique de **John Fulljames** se révèle particulièrement efficace pour illustrer cette pathologie du pouvoir consubstantielle au XXe siècle que symbolise les deux figures historiques d'Hitler et de Staline, pantins pathétiques incapables de maîtriser leurs passions, deux faces équivalentes d'une même médaille totalitaire. Mais la réussite tient aussi à la formidable distribution réunie pour cet opéra hors norme qui balaye tout le spectre des tessitures, du « ténor bouffe hystérique » qu'incarne le Hitler impressionnant de **James Kryshak**, le ténor suraigu de **Karl Laquit** (le Géant rose), la basse caverneuse de **Gennadii Bezzubenkov** (Staline), ou celles des trois veuves vocalement différenciées : de la soprano colorature (**Sophie Desmars**), à la soprano dramatique (**Elena Vassilieva**) en passant par la contralto d'airain de **Mairam Sokolova**. Tous les interprètes mériteraient d'être cités, avec une mention spéciale pour la direction roborative d'**Alejo Pérez**. Une claque qui laisse des traces longtemps après le baisser de rideau.

Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon, Alexander Raskatov, GerMANIA, 19 mai 2018. Sophie Demars (Dame I, Femme du prisonnier allemand),

Elena
Vassilieva (Dame 2, Anna et Frau Weigel), Mairam Sokolova (Dame 3 et
Frau Kilian), Andrew Watts (Soldat allemand 3, Cremer et Voix du
garçon), Karl Laquit (Géant rose), James Kryshak (Hitler), Alexandre
Pradier (Soldat allemand 2, Lieutenant et Criminel russe 1), Michael
Gniffke (Thälmann, Soldat allemand I et Trübner), Boram Kim (Officier
allemand I, Capitaine et prisonnier allemand), Ville Rusanen (Ulbricht,
Officier allemand 2, Général, Goebbels, Criminel russe 2 et Voix du
poète), Piotr Micinski (Soldat russe I, SS et Kapo), Timothy Murphy
(Soldat russe 2 et Travailleur 2), Gennadii Bezzubenkov (Staline,
Travailleur I et Voix de Gagarine), Didier Roussel (Soldat russe 3 et
Haut-parleur I), Brian Bruce (Haut-parleur 2), Gaëtan Guilmin (Fugitif
et Rattenhuber), John Fulljames (mise en scène), Magda Willi (décors),
Wojciech Dziedzic (costumes), Carsten Sander (lumières), Will Duke
(vidéo), Karine Locatelli (Chef des chœurs), Orchestre de l’opéra de
Lyon, Alejo Pérez (direction). Icono : © C Fohlen

Semaine CHARLES GOUNOD : analyses, bio, récital, Zamora…



France Musique : 11-17 juin 2018 : SEMAINE GOUNOD. Bicentenaire de la naissance de GOUNOD / Célébration année Charles Gounod 2018. Né le 17 juin 1818 à Paris, **Charles Gounod** est à l'honneur durant toute cette semaine sur France Musique. Au programme : émissions quotidiennes, concert en direct de l'Auditorium de la Maison de la Radio à Paris et retransmission de son opéra **Le Tribut de Zamora,** enregistré à Munich. La France se montre quant à elle pauvre en célébrations pertinentes, preuve que, encore et toujours, l'initiative concernant le regain d'intérêt pour notre patrimoine romantique français vient de l'étranger. **LIRE aussi notre grand dossier CHARLES GOUNOD 2018**

Programmation CHARLES GOUNOD 2018 sur FRANCE MUSIQUE :

Du lundi 11 au vendredi 15 juin 2018:

13h30 > 13h55 – Musicopolis / Charles Gounod à Paris en 1859
« Le succès de Faust ne fut pas éclatant ; il est cependant jusqu'ici ma plus grande réussite au théâtre… L'art dramatique est un art de portraitiste : il doit traduire des caractères comme un peintre reproduit un visage ou une attitude. », écrivait Charles Gounod dans ses mémoires*.
La partition de Gounod fut en effet accueillie sans enthousiasme, en avril 1859 lors de sa création au Théâtre lyrique, déroutant les habitudes des chanteurs, des critiques et du public.
Musicopolis revient sur le parcours du compositeur jusqu'à la création de Faust, « point culminant de l'oeuvre du compositeur » comme le soulignait Camille Saint-Saëns.
Pourtant c'est moins Faust que Roméo et Juliette qui demeure le sommet lyrique du compositeur sur plan dramatique et mélodique. (*Charles Gounod, Mémoires d'un artiste 2018)

14h > 16h – Arabesques par François-Xavier Szymczak (lire ici notre entretien portrait de François-Xavier Szymczak)
Maurice Ravel affirmait que « le véritable instaurateur de la mélodie en France a été Charles Gounod » (mais alors que dire de Berlioz ???) et, pour Gabriel Fauré, « trop de musiciens ne se doutent pas de ce que, par transmission, ils doivent à Gounod. Moi je sais ce que je lui dois, et je lui en garde une infinie reconnaissance, avec une ardente tendresse ».
A l'occasion du bicentenaire de Gounod, né le 17 juin 1818, Arabesques brosse en cinq émissions un portrait du compositeur romantique français qui continue d'enchanter, non seulement à travers ses pages les plus célèbres comme ses opéra Faust, Mireille ou Roméo et Juliette, mais également par sa musique sacrée ou ses symphonies.

Samedi 16 juin 2018 :
20h > 22h – Le concert de 20h / **Hommage à Gounod, ouvertures et airs d'opéras**. Extraits d'opéras de Gounod dont on fête le bicentenaire de la naissance en 2018.

Elsa Dreisig, soprano
Jodie Devos, soprano
Kate Aldrich, mezzo-soprano
Yosep Kang, ténor
Patrick Bolleire, basse
Olivier Latry, orgue

Orchestre national de France
Jesko Sirvend, direction

Direct vidéo sur francemusique.fr/concerts, en partenariat avec ARTE Concert.



Dimanche 17 juin 2018 :
20h > 23h30 – Dimanche à l'Opéra
Le Tribut de Zamora de Charles Gounod
Concert donné le 28 janvier 2018 au Prinzregententheater de Munich, Allemagne

Avec :
Jennifer Holloway, mezzo-soprano, Hermosa, la mère de Xaïma
Edgaras Montvidas, ténor, Manoël, fiancé de Xaïma
Tassis Christoyannis, baryton, Ben-Saïd, Envoyé du calife de Courdoue…



SURPRISE IBERIQUE / ORIENTALISTE… Opéra peu connu, ressuscité à Munich, Zamora souligne le génie dramatique du jeune Gounod encore sous l'emprise de Thomas et influencé par le sens dramatique et mélodique de Verdi. Après Cinq Mars (1877) et Polyeucte (1878), Gounod

ambitionne un nouvel ouvrage d'envergure en 1881 : **Le Tribut de Zamora**. Le sujet exotique voire « pré-naturaliste » se passe au IXe siècle en Espagne ; teinté d'un orientalisme proche, – l'acte II déplace l'action dans « un site pittoresque sur les rives de l'Oued El Kédir devant Cordoue », l'opéra de Gounod – jusque là célèbre pour ses créations académiques « néoclassiques » (Le Médecin malgré lui et Cinq-Mars), son grand lyrisme amoureux et tragique (Faust et Roméo et Juliette) affirme alors un exceptionnel talent d'orchestrateur voire d'intense coloriste, aussi habile que les peintres pompiers et les orientalistes de la meilleure inspiration (Gérôme).
Zamora est un grand opéra français, style « péplum » ; à la noblesse de la fresque historicisante, Gounod ajoute une héroïne folle, délirante (l'Espagnole Hermosa) qui cependant retrouve la raison après moult rebondissements. Acclamé dès sa création, l'opéra tombe dans l'oubli, malgré des standards mélodiques devenus culte (l'hymne national « Debout ! Enfants de l'Ibérie »).

LA CRITIQUE DE CETTE PRODUCTION présentée à Munich Prinzregententheater, en janvier 2018. Il y eut déjà Cinq Mars, précédente résurrection munichoise de 2015, voici début 2018, l'ultime opéra de Gounod : le Tribut de Zamora. Pour autant fallait-il ressusciter un opus pompier et académique qui par certains aspects (livret, situation dramatique, écriture orchestrale…) cite davantage la peinture d'histoire, solennelle et grandiloquente, plutôt que l'expression subtile des sentiments intimistes ?
Pourtant comme un tableau raffiné de Gérôme, l'orientalisme parfois sirupeux mais vénéneux et lascif du IIè acte, à la fois ibérique et oriental, s'avère très efficace. La fièvre

théâtrale, énergique et souvent déclamatoire du chef exacerbe les qualités naturelles de la partition qui a moins besoin d'être ainsi forcée, que de fasciner par sa finesse bien réelle. Comme s'il avait tout donné ici, Gounod n'écrira plus d'opéras pendant les 12 dernières années qui suivent jusqu'à sa mort. A l'écoute de la verve et du nerf de l'écriture française, orchestre et choeur bavarois se montrent à la hauteur du défi esthétique. Point faible mais de taille,, l'articulation du français : on ne comprend souvent pas ce que disent et chantent les solistes (Boris Pinkhasovich dans le rôle clé de Hadjar). Mention spéciale pour la folle qui devient sage de la soprano américaine Jennifer Holloway. Le Manoël du ténor lituanien, ardent, tendu Edgaras Montvidas défend sa partie avec relief (mais un français perfectible là encore). Figure diabolique, le Ben-Saïd de Tassis Christoyannis foudroie par sa vérité constante : la baryton est l'un des meilleurs de sa génération (on se souvient de son Don Giovanni à l'Opéra de Tours, à la fois fascinant et terrifiant). Reste la soprano Judith van Wanroij (Xaïma) toujours aussi fâché avec la caractétisation raffinée et le français articulé. Son chant est joli, lisse, sans aspérité ni enjeu dramatique. Dommage.

Le Tribut de Zamora.

Opéra en 4 actes, livret de Jules Brésil et Adolphe d'Ennery
Création à l'Opéra de Paris, le 1er avril 1881

Xaïma : Judith van Wanroij
Hermosa : Jennifer Holloway
Manoël : Edgaras Montvidas
Ben-Saïd : Tassis Christoyannis
Hadjar : Boris Pinkhasovich

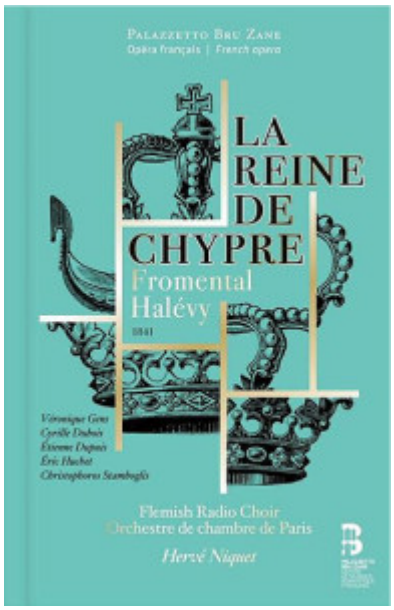
Iglesia / Une esclave : Juliette Mars
L’Alcade Mayor / Le Cadi : Artavazd Sargsyan
Le Roi / Un soldat arabe : Jérôme Boutillier

Chœur de la Radio bavaroise
Orchestre de la Radio de Munich
Direction musicale : Hervé Niquet

Prinzregententheater, Munich, janvier 2018.

==========

CD, opéra romantique, recréation : annonce. Halévy. La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto B-Zane)



CD, opéra romantique, recréation : annonce. Halévy. La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto B-Zane). Révérence… Quand **Véronique Gens** chante La Reine de Chypre à PARIS (c'était au TCE en juin 2017), tout le monde se lève… pour acclamer à juste titre, la meilleure diseuse en française de l'heure. Presque un an après le concert, voici le cd… d'autant plus attendu que le défaut mentionné lors de notre écoute du concert a été « gommé » : le ténor choisi pour assurer le rôle de Gérard de Courcy ce 7 juin 2017 fut en dessous de tout, même remplaçant au pied levé celui qui était prévu ; heureusement un an après la recréation parisienne, l'enregistrement qui sort maintenant, bénéficie d'un chanteur autrement rompu à l'articulation française (et avec quelle subtilité), **Cyrille Dubois** (**écouter / voir sa prestation** dans NADIR des Pêcheurs de Perles, produit par l'Orchestre National de Lille en mai 2017, dont le cd est aussi prévu courant 2018).

Après Rossini, Scribe et Meyerbeer, Halévy s'illustre dans le genre typiquement français du grand opéra, alliant spectaculaire collectif, avec reconstitution de tableaux historiques (qui rivalisent alors sur la scène lyrique avec la peinture d'histoire) et profils psychologiques très fouillés. Halévy tente lui aussi d'égaler la peinture et les effets au théâtre, mais avec un sens moins dramatiquement efficace que Meyerbeer par exemple.

De VENISE à CHYPRE, l'action entend affirmer et renouveler aussi le genre historique à l'opéra. A la création, le 22 décembre 1841, l'ouvrage suscite un grand succès. Ici souffle le grand frisson de l'histoire, ressuscitant auprès des Didon ou Médée, la valeur des grandes héroïnes historiques amoureuses… ; l'action débute dans la Venise du XVe siècle et s'achève sur le trône de Chypre.
Inspiré par son sujet, Halévy renouvelle son inspiration mélodique, veille au raffinement de l'orchestration, à la fusion expressive et équilibrée entre orchestre et voix. Argument de cette production parisienne, l'incomparable élégance et la distinction de la soprano orléanaise, exemplaire dans ce répertoire romantique français, Véronique Gens, arbitre du goût, ambassadrice stylée et racée. Rare les chanteuses continûment intelligibles. Proie du devoir politique, mais amoureuse loyale, « La Gens », en reine de Chypre, trouve un rôle taillé pour son gemme vocal, elle maîtrise et le chant et le style. Une sirène du chant actuel. Voilà qui promet une belle recréation dans le genre opéra romantique français. Prochaine critique du double cd La Reine de Chypre par Gens / Dubois, dans le mag cd dvd livres de classiquenews…

LIRE aussi **notre annonce / présentation de La Reine de Chypre par Véronique Gens, le 7 juin 2017…**

_____

_____

CD, opéra romantique, recréation : annonce. Halévy. La Reine de Chypre (2 cd Palazzetto B-Zane)

_____

_____

CD, critique. JS BACH : Daniel Lozakovich, violon (Concertos BWV 1042, 1041 – Partita n°2 BWV 1004 – DG Deutsche Grammophon 4799372)



CD, critique. JS BACH : Daniel Lozakovich, violon (Concertos BWV 1042, 1041 – Partita n°2 BWV 1004 – DG Deutsche Grammophon 4799372). Il n'avait que 17 ans… Il est encore un enfant mais comme chez … Mozart, il y a une grâce enfantine qui d'emblée pose et affirme l'artiste. Malgré son très jeune âge, **le violoniste prodige Daniel Lozakovich (né suédois, en 2001 à Stockholm)** impressionne par sa grande maturité artistique, une musicalité inouïe qui creuse la puissance sonore a contrario des bateleurs démonstratifs et un rien agités que l'on entendait jusque là : son intériorité et sa gestion d'un temps émotionnel, nous touchent infiniement; une telle économie pourtant éloquente et véhémente irradie dans la **Partita n°2**, jouée évidemment solo, dont l'exposition du jeu solitaire, sans aucun artifice subjugue de bout en bout. La lumière irradiante qui émane de son archet, sa pudeur incandescente, la tenue et la ligne de sa sonorité en font l'égal de Menuhin immédiatement mais avec une sensibilité, et une pensée qui renouvellent aussi considérablement le geste violonistique, la projection du son, comme l'énoncé des phrases. Sa Chaconne en ré mineur du même Bach avait

impressionné par la hauteur de la conception, la fragilité vibratile de l'émission, l'intensité d'un geste habité, souverain, non par sa certitude mais sa justesse et sa vérité (Verbier été 2016).

Daniel Lozakovitch, le Menuhin du XXIè ? Premier cd d'un déjà très grand du violon

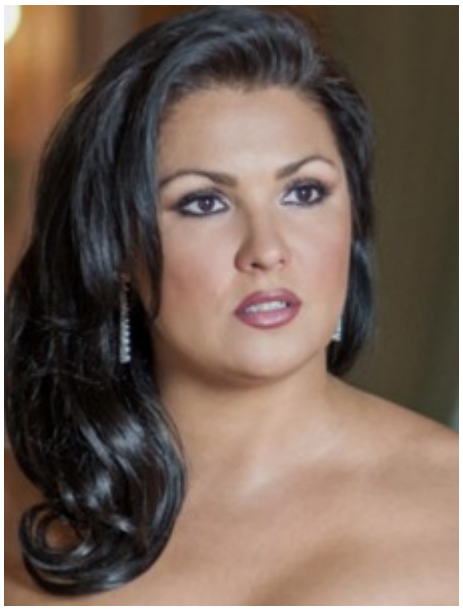
Tout découle d'une conscience ample, et d'une compréhension parfaite de l'architecture des oeuvres. En signature exclusive pour 3 albums chez DG (contrat signé en juin 2016), voici donc le premier album de la série : jouer JS BACH en ouverture est un pari fou à son âge mais totalement réussi, si l'on en juge par les idées que le jeune interprète nous transmet. La maîtrise et la retenue distante que le jeune inteprrète sait maintenir dans son jeu lui évite minauderie, détails, maniérisme et démonstration de toute sorte.
La probité distingue son jeu d'une clarté et d'une simplicité exceptionnelles. N'écoutez que **les 5 épisodes enchainés de la Partita BWV 1004** : l'enchaînement des deux derniers est à pleurer par le miracle d'une lecture évidente, habitée, d'une flexibilité émotionnelle sans fard (Gigue puis Chaconne). Ce premier disque est celui d'un futur très grand du violon. Et l'on se félicite qu'un si grand artiste, n'ait pas suivi le

voeu de ses parents qui voulaient en faire un tennisman.

_____

CD, critique. JS BACH : Daniel Lozakovich, violon (Concertos BWV 1042, 1041 – Partita n°2 BWV 1004 – DG Deutsche Grammophon 4799372). Parution : le 8 juin 2018

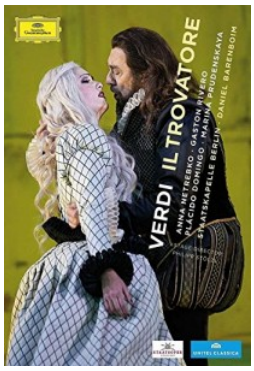
ANNA NETREBKO chante Lady Macbeth à BERLIN



ARTE, le 21 juin 2018. VERDI, Macbeth, Anna Netrebko… Anna Netrebko chante Lady Macbeth, à Berlin pour le fête de l'été… Ses précédentes prises de rôles chez Verdi lui ont valu une couronne de lauriers et de roses, celle que l'on destine aux plus grandes divas actuelles : **Leonora du Trouvère (chantée à Salzbourg et diffusé aussi sur Arte**, Traviata récemment à l'Opéra Bastille…) ou encore Aïda…, **la soprano Anna Netrebko** poursuit son itinéraire d'exception, sachant choisir les rôles qui lui vont. L'ardente et si suave féminité de la diva défend les couleurs fauves, crépusculaires et de plus en plus délirantes du personnage de Lady Macbeth dans l'opéra de Verdi, inspiré par Shakespeare. Verdi avait choisi une cantatrice capable de jouer comme de chanter pour créer le rôle de cette reine d'un jour, devenue criminelle pour le pouvoir, entraînant son époux trop faible « Macbeth » en une course vers l'abime. Le pouvoir rend fou et barbare. La politique selon Shakespeare est ici sublimée par Verdi qui grâce à son écriture dramatique et directe, sculpte le portrait de Lady Macbeth, à la fois femme et monstre, en bourreau et en victime. **Le Staatsoper de Berlin propose ce 21 juin 2018, une nouvelle production de Macbeth de Verdi**, opéra fantastique et terrifiant, diffusé sur ARTE. Sous la direction de Daniel Barenboim, avec dans le rôle titre, rien de moins que le ténor Placido Domingo, devenu baryton, capable d'incarnation subtile et hallucinée lui aussi. Rien que pour le duo Netrebko / Domingo, celui du loup délirant et habitée et de la diva fulgurante, cette nouvelle production berlinoise promet d'être un événement, voire nous garantir le grand frisson lyrique.

ARTE. JEUDI 21 JUIN 2018, à partir de 20h55 (en

léger différé de Berlin – mise en scène Harry Kupfer). Netrebko, Domingo, Barenboim étaient déjà réunis à Berlin pour justement un Trouvère mémorable LIRE ici notre compte rendu critique du trouvère de Verdi par Barenboim et Netrebko / Critique du dvd Macbeth par Barenboim…



+ d'infos sur le site du Staatsoper BERLIN / new production MACBETH : Domingo, Netrebko, Barenboim, juin 2018
https://www.staatsoper-berlin.de/de/veranstaltungen/macbeth.97/

MACBETH de Giuseppe Verdi
Melodramma in vier Akten / en 4 actes (1847/ 1865)
Présenté à Berlin, Staatsoper Unter den linden : les 17, 21, 24, 29 juin puis 2 juillet 2018 – 23, 26, 30 mai 2019.

Daniel Barenboim, direction
Harry Kupfer, mise en scène

avec

MACBETH
Plácido Domingo

BANQUO
Kwangchul Youn

LADY MACBETH
Anna Netrebko

KAMMERFRAU
Evelin Novak

MACDUFF
Fabio Sartori

MALCOLM
Florian Hoffmann

STAATSOPERNCHOR
STAATSKAPELLE BERLIN

———————————————————————————-

DVD. ANNA NETREBKO a déjà chanté sur scène Lady Macbeth de Verdi … au Metropolitan Opera de New York. Le DVD (2014) a été publié par DG Deutsche Grammophon :

- **DVD, compte rendu critique. Verdi : Macbeth. Anna Netrebko (DG, 2014)**

  Netrebko, Anna., Verdi, Giuseppe., Deutsche Grammophon – légendaires, musique romantique, opéra / Anna Netrebko incarne une Lady Macbeth très convaincante. Dans son album Deutsche Grammophon édité en 2013 (Verdi album), Anna Netrebko chantait les tiraillements amoureux (Leonora) et les ambitions meurtrières (Lady Mabeth) des héroïnes qu'elle allait ensuite incarner sur scène. Programme prémonitoire en réalité, le cd événement faisait donc office de feuille de route pour la cantatrice actrice. De fait elle a chanté dans la foulée de cet album important Leonora du Trouvère (à Berlin et Salzbourg), puis Lady Macbeth … Voici la fameuse production shakespearienne captée en 2014 au… **LIRE notre critique du dvd MACBETH avec Anna Netrebko**

LIVRE événement, annonce.

Verdi/Wagner : images croisées. 1813-2013. Musique, histoire des idées, littérature et arts (PUR, 2013).



LIVRE événement, annonce. Verdi/Wagner : images croisées. 1813-2013. Musique, histoire des idées, littérature et arts (PUR, 2013). L'année 2013 fut riche en célébrations lyriques, marquant le bicentenaire de la naissance de deux génies de la scène lyrique romantique : Giuseppe Verdi et Richard Wagner. Cette occurrence a inspiré un colloque organisé à RENNES en février 2013 justement, opération exemplaire qui offrait une synthèse critique sur la fortune critique des deux auteurs, leur catalogue et surtout leur personnalité. Chacun suscitant une appréciation connotée, souvent opposée par les classes musicologiques et intellectuelles : Verdi « humain », Wagner « divin » ; l'italien aimé des classes populaires ; le germanique, idolâtré par les barons industriels et la classe politique… mais leur « appréciation » respective ne s'arrête pas là, loin s'en faut, tant les multiples contributions classées en 3 grandes parties (« dramaturgie et interprétation » ; « programmation et réception » ; « postérité, entre cultures savantes et populaires »…) témoignent d'une abondante littérature décortiquant, analysant, instrumentalisant, dénaturant leurs opéras et leur personnalité.

Résolument interdisciplinaire, l'ouvrage édité par les Presses Universitaires de Rennes (PUR) propose une étude comparée de Verdi et Wagner à partir de différentes approches complémentaires. Il permet de suivre les strates culturelles, intellectuelles et artistiques de deux créateurs, de leurs deux productions lyriques et de deux univers, ainsi que de formes d'expression différentes. L'étude du couple Verdi-Wagner témoigne de l'incroyable capacité de l'opéra à sortir de son seul domaine pour infiltrer le monde des arts et participer de la vie des idées.

VERDI / WAGNER deux contemporains inconciliables ?

Articles de haut intérêt, et contributions majeures : « dramaturgies du pouvoir : Rienzi et Boccanegra » ; « deux visages du romantisme politique » ; « la question du wagnérisme dans les dernières oeuvres de Verdi » ; « Verdi et Wagner, vus à travers la presse parisienne : 1861 – 1881 » ; Verdi / Wagner vus par George Bernard Shaw, Franz Werfel ou mis en scène par Visconti, sans omettre Wagner au cinéma(« Quoi de plus photogénique que sa musique ? ») ; « Massenet et ses modèles. Concilier Wagner et Verdi »…

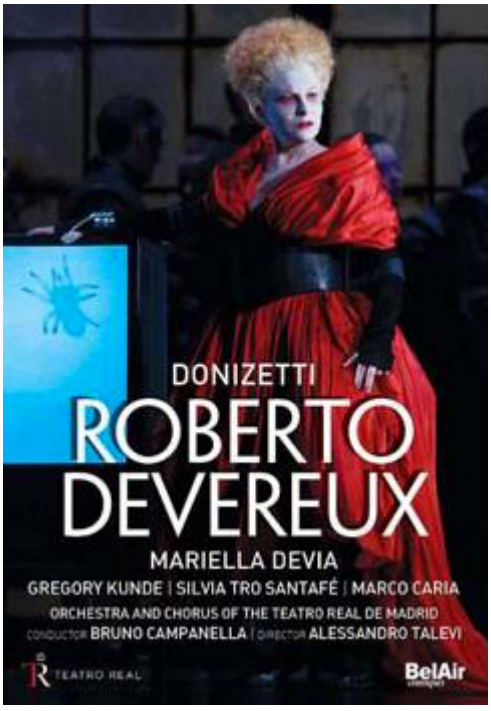
LIVRE événement, annonce. Verdi/Wagner : images croisées. 1813-2013. Musique, histoire des idées, littérature et arts (PUR, 2013). Avec le soutien de l'ERIMIT (EA 4327), du CELLAM (EA 3206) et du HCA (EA 1279) de l'université Rennes 2. 2018 – Ouvrage collectif sous la direction. Parution distinguée par le « CLIC » de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2018. Prochaine grande critique et présentation dans le mg cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES / Collection : Le Spectaculaire – Format : 17 x 21 cm – Nombre de pages : 474 p. – ISBN : 978-2-7535-5522-8 – Prix : 25,00 €

SOMMAIRE

Dramaturgie et interprétation
• Dramaturgie
• Interprétation
Programmation et réception
• Italie et pays germanophones
• France
• Autres aires culturelles et linguistiques
Postérité, entre cultures savantes et populaires
• Influences croisées dans la création opératique
• Échos dans la littérature
• Au cinéma
• Deux mondes en images : Verdi et Wagner vus par la bande dessinée

OPERA, divas. MARIELLA DEVIA : l'heure de la retraite.



OPERA, divas. MARIELLA DEVIA : l'heure de la retraite. A 70 ans, souffle et agilité du timbre préservés, la diva italienne Mariella Devia interrompt ses prestations scéniques, après 3 représentations de Norma, réalisées en mai 2018 à la Fenice (Venise). **LIRE le compte rendu de notre envoyé spécial Narciso Fiordaliso : « ultime Norma pour la divine Devia, La Fenice, mai 2018 »**. Comme ses aînées dont les plus prestigieuses, la diva reprendra le chemin des récitals, pour ses afficionados, (elle en a autant que la Gruberova – autre soprano à la carrière retentissante et durable -), soucieuse de transmettre encore sa maîtrise des nuances belcantistes les plus filigranées. Le 14 mai dernier, Mariella Devia recevait le prix « Una vita nella musica 2018 », créé en 1979 pour célébrer une carrière au prestige international (deux derniers lauréats : les chefs Jeffrey Tate et John Eliot Gardiner). Pour les français que ne connaissent pas (tout à fait) son art (legato, souffle, phrasés, style, intonation…), – il est vrai que la cantatrice s'est très peu produite dans l'Hexagone (on se souvient de sa Donna Anna, délirante, ivre, hallucinée dans Don Giovanni de Mozart (Opéra de Paris, 2000), délectez vous grâce au **DVD Roberto Devereux de Donizetti, Madrid 2015** où la divina (68 ans) incarne la reine Elisabeth, à la fois détruite mais digne, blessée mais lionne…

http://www.classiquenews.com/dvd-compte-rendu-critique-donizetti-roberto-devereux-devia-bruno-campanella-madrid-2015-1-dvd-bel-airclassiques/

Compte-rendu critique, opéra. Venise, La Fenice, le 19 mai 2018. Bellini : Norma. Mariella Devia, Frizza / Walker.



Compte-rendu critique, opéra. Venise. Teatro La Fenice, le 19 mai 2018. Vincenzo Bellini : Norma. Mariella Devia, Carmela Remigio, Stefan Pop, Luca Tittoto. Riccardo Frizza, direction musicale. Kara Walker, mise en scène. « ***Come faranno senza Mariella Devia?***" Ce sont ces mots entendus sur le parvis du théâtre, prononcés par une femme à l'attention de son amie, qui résonnent encore en nous depuis que le rideau est tombé en cette fin d'après-midi du 19 mai 2018. Une date importante dans l'Histoire de l'art lyrique : les adieux à la scène de **Mariella Devia**. Ainsi qu'elle l'a officiellement annoncé, l'immense soprano italienne ne montera plus sur les planches, sinon pour des concerts. C'est dire l'importance de cette ultime représentation et la symbolique forte que prend le rôle de Norma comme dernier rôle incarné à la scène. Après Parme et la reine Elisabeth qui abdique à la fin de Roberto Devereux, c'est avec la druidesse qui disparaît dans les flammes que la légendaire artiste prend congé. Par notre envoyé spécial **Narciso Fiordaliso**.

Comment ferons-nous sans Mariella Devia ?

Une représentation qui compte dans une vie de mélomane. On se souviendra longtemps du tonnerre d’applaudissements qui accueille l’entrée de la diva, sur la musique. Et surtout de la gigantesque ovation qui salue un magnifique « Casta diva », le chœur allant jusqu’à quitter sa pose pour acclamer à son tour la chanteuse, et une partie de la salle se levant d’un bond pour rendre hommage à 45 ans d’une carrière exceptionnelle. Les bravi fusent, le transport du public semble ne pas devoir prendre fin, les spectateurs réclament un bis. Mais, dans un sourire complice et amusé au chef, la Devia fait comprendre que le spectacle doit continuer, le reste du rôle n’étant pas de tout repos.



Que dire qui n’ait pas déjà été écrit sur cette femme qui a mis sa vie au service de son art ? On admire sans réserve l’inaltération du timbre et des moyens vocaux à maintenant 70 ans, la science du souffle, l’agilité encore superbement maîtrisée, l’intelligence inouïe des variations, ainsi que le rayonnement toujours unique de l’aigu. Surtout, on rend les armes devant une incarnation intensément vécue de bout en bout, les mots à fleurs de lèvres et la technique toute entière au service de la seule musique. Souvent perçue comme froide, sinon placide, la Devia nous prouve en cet après-midi qu’elle peut se donner pleinement dans un rôle, sans compter, avec fougue, et ce dès les premières notes.
Le centre de gravité du rôle sonne bien parfois un peu bas pour la vocalité de la cantatrice transalpine, mais l’artiste parvient à déjouer avec brio tous les pièges tendus par la partition, jusqu’à des notes graves poitrinées avec beaucoup d’art.
D’un récitatif littéralement ciselé et couronné de messe di voce proprement inouïes, à une scène finale d’une pudeur rare,

comme une confession toute entière mezza voce, en passant par une prière miraculeuse de ligne et de nuances et un appel aux armes électrisant d'impact dans le haut du registre, toute cette représentation fait figure de leçon de chant et d'interprétation. Merci, Madame.
A ses côtés, ses partenaires, galvanisés par l'enjeu, donnent le meilleur d'eux-mêmes. Fidèle compagnon de route de la Devia depuis quelques années, le ténor roumain **Stefan Pop** nous revient sous les traits de Pollione après avoir incarné Roberto Devereux à Parme voilà deux mois. Parfaitement en accord avec les moyens de la chanteuse, il forme avec elle un couple idéal, véritablement belcantiste. Dès son air d'entrée, il prouve une fois encore que le répertoire du premier XIXe lui convient particulièrement bien, détaillant superbement sa cavatine pour culminer dans une cabalette électrisante, très joliment variée. Le ténor roumain prouve durant la soirée quel musicien il sait être, osant de magnifiques demi-teintes, faisant ainsi du proconsul un amant sincère et perdu entre les deux flammes de sa vie.
Plus timide, visiblement émue par l'événement, **Carmela Remigio** offre un délicat portrait d'Adalgisa, bien chantante et profondément attachante, sa voix se mariant à merveille avec celle de la Devia.
Sonore et autoritaire, **Luca Tittoto** offre un portrait très convainquant d'Oroveso.
Aux côtés de seconds rôles bien tenus, on salue la performance du chœur, superbement investi pour cette occasion très particulière, sachant tonner autant que se faire murmure, déployant de belles couleurs et une précision rare dans le texte.
Tout aussi rutilant, l'orchestre fait feu de tout bois et tire le meilleur de chacun de ses pupitres, sous la direction contrastée et attentive de **Riccardo Frizza**. Ainsi que dans son Rigoletto barcelonais la saison dernière, le chef italien sait varier les atmosphères tout en mettant en valeur l'orchestration et sans jamais perdre de vue le drame. Quelques tempi parfois incertains mis à part, on tient là une

direction exemplaire du chef d'œuvre bellinien.
Quant à la mise en scène imaginée par la plasticienne **Kara Walker**, sa seule audace réside dans une transposition vers l'Afrique au temps du colonialisme. Le décor, simple et très beau, représente un masque africain couché au sol, et les costumes, notamment celui de Norma, possèdent une touche tribale qui fonctionne remarquablement. Si la direction d'acteurs pourrait être davantage fouillée, la production flatte l'œil et ne dérange à aucun moment l'oreille.
Pour cette soirée d'adieux, c'est tout ce qu'il fallait, afin de laisser opérer pleinement le charme hypnotique de la voix de la Regina, Mariella Devia.
Pari gagné, avec un public laissant éclater sa joie et son amour aux saluts, trop heureux de pouvoir célébrer l'une des plus extraordinaires chanteuses de ces cinquante dernières années.
Seule petite déception : que le théâtre n'ait prévu, pour cette ultime soirée, ni hommage, ni fête, rien qui permette de marquer réellement l'événement.
Mais même sans cela, cette représentation rentre déjà dans la légende.

Compte-rendu, opéra. Venise. Teatro La Fenice, 19 mai 2018. Vincenzo Bellini : Norma. Livret de Felice Romani d'après Norma ou l'Infanticide de L. A. Soumet. Avec Norma : Mariella

Devia ; Adalgisa : Carmela Remigio ; Pollione : Stefan Pop ; Oroveso : Luca Tittoto ; Clotilda : Anna Bordignon ; Flavio : Emanuele Giannino. Chœur du Teatro La Fenice ; Chef de chœur : Claudio Marino Moretti. Orchestre du Teatro La Fenice. Direction musicale : Riccardo Frizza. Mise en scène, décors et costumes : Kara Walker ; Lumières : Vilmo Furian

---

LIVRE, événement, annonce. ELISE PETIT : Musique et politique en Allemagne (PUPS Paris-Sorbonne, avril 2018)



LIVRE, événement, annonce. ELISE PETIT : Musique et politique en Allemagne, du IIIe Reich à l'aube de la guerre froide (éditions PUPS, Paris Sorbonne, avril 2018). Le texte et l'angle critique sont capitaux : et leur apport pour notre connaissance de la vie musicale, (création, programmation) essentiel concernant l'intense et terrifiante conception artistique à l'époque hitlérienne et au moment de la création des deux Allemagne. L'ouvrage analyse de façon inédite les politiques musicales allemandes, depuis l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler en 1933 jusqu'à la constitution de deux entités politiques en 1949 dans le

contexte de la guerre froide. Le IIIe Reich impose la notion de pureté qui conditionne la création et la vie musicales, depuis l'aryanisation de compositeurs de la grande tradition tels que Wagner et Beethoven, jusqu'à la recherche d'une « impossible » musique nazie. Le fantasme politique d'un art pur produit l'horreur et la barbarie la plus immonde, et des comportements carriéristes que le texte décortique avec objectivité. Beaucoup de compositeurs contemporains et de chefs en prennent pour leur grade, cultivant une ambiguité qui devient coupable.
L'examen des luttes de pouvoir entre les acteurs culturels essentiels du Reich, principalement le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, et l'idéologue du parti nazi, Alfred Rosenberg, souligne les incohérences d'un système pervers qui forgea le concept de « musique dégénérée », … sans pour autant la bannir totalement.
Après la guerre, la création musicale se nourrit des conflits entre Alliés alors que se profile la guerre froide. La lutte d'influence et les prémices de notre société de communication, développe un nouveau contexte particulier qui permet la création de l'École de Darmstadt et des festivals de musique contemporaine, mais aussi la réintégration surprenante de musiciens pourtant compromis avec le régime nazi. C'est le cas de nombreux interprètes et chefs dont l'engagement à servir premièrement l'art et la qualité artistique les aurait rendus aveugles, sourds à toute vérité criante… à chacun de juger.

En étudiant des régimes qui se construisent en définitive par le principe d'opposition mutuelle, l'auteure Élise Petit fait émerger et précise volontés ou utopies de rupture, systèmes totalitaires et pensées formatées, diktats et nouveaux étalons des propagandes en lien avec les politiques musicales. Elle interroge la possibilité de la rupture dans le domaine artistique lorsque celui-ci est lié au politique et mène à repenser les notions d'« Heure Zéro » et de tabula rasa dans l'Allemagne du xxe siècle. L'identité allemande telle qu'elle émerge et se reprécise toujours par les Arts ne cesse de poser

avec audace la question du nazisme et de la doctrine totalitaire raciste qui en découle. Un sujet aujourd'hui qui sort du tabou pour se confronter à la vérité, à l'analyse voire au jugement des historiens. Magistral. Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

_____-

LIVRE, événement, annonce. ELISE PETIT : Musique et politique en Allemagne, du IIIe Reich à l'aube de la guerre froide (**éditions PUPS, Paris Sorbonne**, avril 2018). ISBN : 979-10-231-0575-9 – Date de publication : 11/04/2018 – Format : 16 x 24 cm / Nombre de pages : 394 p. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2018.

FOCUS



Wagner au piano compose la musique hitlérienne, sa musique riche en références aux icônes aryennes (Walkyries plantureuses, Wotan avec lance et chapeau siglé de la croix gammée, …) rythme l'avancée des troupes nazies, en route pour conquérir l'Europe et le monde… Aquarelle de Arthur Szyk (1942) – en couverture de l'excellent ouvrage MUSIQUE ET POLITIQUE de Lise Petit, livre événement, « **CLIC** » **de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2018**.